

Les bottes sous la cendre

Description

contesdefees.com

Au cœur d'un vaste royaume plongé dans l'ombre, un parfum âcre de fumée s'insinuait chaque soir dans les rues de pierre ; parfois, à l'aube, la brume salée du fleuve remontait jusqu'aux remparts silencieux. Sous un ciel sans lune, les cloches ne sonnaient plus, et seuls les hiboux chuchotaient sur les toits abîmés.

Or, en ce lieu plongé dans l'obscurité vivait la princesse Éloïse. On la voyait peu ; pourtant, chaque matin, elle ouvrait le loquet rouillé de la dernière tour pour humer l'air humide et écouter le pas lourd du geôlier dans l'escalier. Sa robe effilochée traînait sur le dallage froid, recueillant la poussière comme on ramasse des souvenirs oubliés. Elle parlait au silence mais ne cédait jamais à l'oubli : « Un jour viendra », murmurait-elle en tressant ses longs cheveux blonds.

Éloïse n'était pas seule dans sa détresse : dans les cuisines souterraines où mijotait sans fin un ragoût grisâtre, la vieille Marthe tapotait ses doigts gourds sur la table branlante. Parfois, Éloïse s'y glissait pour partager un morceau de pain noir ou écouter le vieux récit du jardin disparu sous les cendres : « Il y avait des jonquilles… » disait Marthe en éternuant doucement dans sa manche usée.

Au bout de trois nuits sans sommeil, Éloïse remarqua une chose oubliée sous l'escalier : une paire de bottes ternies par la suie et l'humidité. Elle passa son doigt sur leurs coutures râpées ; elles lui semblèrent étrangement légères, comme gonflées d'air secret. Ce soir-là encore, elle écouta les plaintes du vent en caressant le cuir noirci.

Le lendemain matin se leva sans soleil ni réconfort : une rumeur grondait dehors, comme si mille pierres roulaient contre les murailles. Les soldats du sombre Régent frappèrent à la porte des cuisines ; ils fouillèrent les marmites et crièrent que nulle lumière ne devait briller cette nuit-là. Marthe leur lança avec colère une louche pleine d'eau boueuse – « Vous n'aurez que cela ! » – avant de retourner à son feu qui ne réchauffait plus rien.

Éloïse serra contre elle ses bottes trouvées — il lui semblait qu'elles murmuraient tout bas en se frottant l'une contre l'autre. La faim creusait son ventre, mais c'était une soif différente qui grandissait désormais : celle d'échapper à ces murs trop hauts pour toute échelle humaine.

Quand vint minuit, alors que le silence retombait épais comme la cire fondue au pied des cierges éteints, Éloïse enfila prudemment les bottes oubliées. Elle sentit ses pieds s’y glisser comme deux oiseaux retrouvant leur nid. Le cuir grinça légèrement – un son timide mais prometteur.

La première marche fut hésitante : ses jambes s’alourdissaient soudain puis devenaient légères, comme si elles avaient bu le vent lui-même. Dans la cour déserte où poussaient des orties géantes, Éloïse prit son élan et bondit ; non pas d’un simple saut d’enfant peureux, mais d’un essor prodigieux qui fendit la nuit telle une flèche lumineuse au-dessus des créneaux noirs.

contesdefees.com



La peur glissa aussitôt derrière elle car déjà Éloïse surplombait les tours grises — en bas s’étalait un tapis mouvant de nuages sales et de lanternes éteintes. Son cœur battit plus fort que mille tambours lors de la fête ancienne dont parlait Marthe entre deux soupirs.

Là-bas, hors des remparts, dormaient champs grisâtres et bois morts sous un manteau opaque. Mais lorsqu’Éloïse atterrit au pied d’un vieux bouleau frémissant malgré le gel nocturne — elle entendit courir dans sa sève un chant imperceptible : « Passe encore… avance toujours… »

Trois rencontres jalonnèrent son parcours clandestin : d’abord un renard famélique tendit vers elle son museau efflanqué – « Donne-moi tes miettes », réclama-t-il d’une voix rauque qui sentait l’écorce mouillée –, ensuite une fillette aux joues creuses sortit du taillis pour offrir à Éloïse une branche sèche tachée de résine dorée — « Frotte-la lorsque tu auras froid ». Enfin vint le passeur aveugle près du fleuve noirci par les ombres — il tendit sa rame rongée par les vers et demanda simplement : « As-tu vu quelque part ma lumière ? »

Chacun échangea avec elle plus qu’il ne reçut ; chacun relança vers Éloïse cette graine étrange nommée attente – ou espoir peut-être — aussi têtue qu’une pousse traversant des pavés gelés.

Il fallut trois bonds prodigieux à travers la lande grise avant qu’Éloïse sente grandir derrière elle non plus seulement son courage tremblant mais autre chose : au sommet du dernier talus face au palais assiégé par ses propres ombres, elle retira lentement ses bottes encore chaudes du trajet invisible accompli.

Elle souleva alors haut au-dessus de sa tête ces chaussures qui palpitaient faiblement ; aussitôt un souffle neuf fendit les nuages épais — là-haut jaillit timidement une étoile pâle suivie bientôt par cent autres frémissantes comme autant de lucioles réveillées par le mouvement du cuir usé.

Des fenêtres closes surgirent des visages hagards que baignait soudain cette fine lumière rétive ; enfants et vieillards sortirent leur front hors des lucarnes et se murmurèrent des comptines oubliées : « Si tu marches assez loin… tu trouveras peut-être demain… »

Et lorsque Marthe entra enfin dans la grande salle délivrée du Régent banni — traînant toujours ses sabots fendus –, elle posa délicatement devant l’âtre froid un panier rempli non point de pain ni même de bois sec mais… des bribes d’espoir transmis entre voisins silencieux — bouts de ficelle tressés ensemble pendant toutes ces nuits lourdes.

Depuis ce jour où revint pour la première fois depuis mille veillées une clarté douce filtrant sous portes closes, chaque printemps voit fleurir devant la tour abandonnée cent bottines tissées main suspendues aux branches basses : enfants y glissent leurs secrets ou leurs vœux tandis qu’on chante doucement autour du feu ancien — « Si tu as foi aux pas perdus… avance encore – traverse toujours… »

date créée
11/05/2026
Auteur
rol_beaussant